



Il y a, dans nos effectifs, des garçons et des filles que nous voyons trois fois par semaine depuis dix ans. Nous connaissons leur caractère, leur assiduité, leur façon de tenir dans un groupe. Et nous les voyons, à seize ou dix-sept ans, sortir du système scolaire sans rien derrière. C'est de là que vient ce projet.

Valserhône est née en 2019 de la fusion de trois communes : environ 16 000 habitants, à une trentaine de kilomètres de la frontière suisse. Le bassin vit sous l'aimant genevois. L'emploi frontalier capte la main-d'œuvre qualifiée et tire les prix vers le haut ; ceux qui n'ont ni diplôme ni réseau, eux, restent sur le quai. Dans le quartier d'Arlod, 1 618 habitants, le chômage dépasse la moyenne nationale.

Les relais existent. La Mission locale est à deux pas, les dispositifs ne manquent pas. Ce qui manque, c'est le sas : un endroit où un jeune vient d'abord parce qu'il y a du ballon, et d'où il repart avec un projet. Cet endroit, nous l'avons déjà. C'est le club — le seul lieu de la commune où les jeunes de tous les quartiers se retrouvent au même moment, chaque semaine, sans que personne n'ait eu à les convoquer.

« PAAC » est un parcours de plusieurs semaines destiné à ces jeunes-là : licenciés chez nous, ou simplement du quartier. Le sport y sert de porte d'entrée, jamais de finalité. Nous partons de ce qu'ils savent déjà faire — tenir un horaire, encaisser une remarque, se remettre en jeu après une défaite — pour les emmener vers autre chose.

Le parcours se déroule en quatre temps. Nos éducateurs repèrent d'abord, avec les familles, les jeunes pour qui il a du sens. Viennent ensuite des séquences collectives régulières : sport, cadre, rapport au groupe, prise de parole — c'est la partie qui remet du rythme dans des semaines qui n'en ont plus. Puis l'orientation, avec des intervenants extérieurs : quel métier, comment on écrit un CV, comment on se tient dans un entretien. Enfin la sortie, qui est le seul juge de paix : des rencontres avec des employeurs du bassin, une entrée en apprentissage ou en emploi, et un suivi qui continue après.

Nous ne prétendons pas remplacer qui que ce soit. Nous disons simplement que le club est le bon point de départ, parce que le lien de confiance y est déjà fait, et qu'il ne se fabrique nulle part ailleurs en quelques rendez-vous.

De notre côté, nous mettons ce que nous avons : le créneau, le terrain, les éducateurs, et le lien déjà noué avec les familles. Le club prend en charge l'organisation du parcours et la présence adulte sur chaque séquence — c'est ce qui fait qu'un jeune revient la semaine suivante. Nous ne demandons pas qu'on fasse à notre place : nous demandons ce qui nous manque.

Ce que nous cherchons, ce n'est pas seulement un financeur. C'est un partenaire capable de venir au club parler d'orientation et d'apprentissage aux jeunes comme aux familles, d'expliquer aux employeurs du bassin ce que recruter un apprenti veut dire, et de rester dans la durée plutôt que le temps d'un événement. Le soutien financier, lui, sécurise ce qui coûte et qui ne se finance pas seul : l'encadrement, les déplacements vers les entreprises, les temps collectifs.

Un jeune de Valserhône qui trouve un métier près de chez lui, c'est une famille qui reste et un club qui garde ses licenciés. C'est le projet en une phrase.